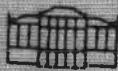


LA LITTÉRATURE
COMPARÉE
EN EUROPE
ORIENTALE



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1963

Les possibilités d'une littérature comparée de l'Europe orientale

Par

TIBOR KLANICZAY

(Budapest)

La nécessité d'un examen comparé des littératures de l'Europe orientale est éprouvé depuis longtemps tant par les spécialistes de la littérature des peuples slaves que par ceux des littératures non-slaves de l'Europe orientale. Cependant, bien que les cinquante dernières années aient connu des recherches importantes et même des résultats remarquables, nous n'en sommes aujourd'hui qu'à nous assigner les tâches appropriées. Un programme scientifique et une conception d'ensemble de la littérature comparée est-européenne n'existent pas encore. Or, sans ces derniers, les recherches qui, récemment, ont pris un essor réjouissant, restent souvent casuelles et ne se concentrent pas sur la solution des questions les plus importantes. Une activité de recherches systématiques a lieu, tout au plus, du point de vue des littératures nationales respectives, du fait qu'aucune littérature nationale ne peut être comprise dans son évolution sans la connaissance des littératures apparentées, leur comparaison, et la considération des rapports existant entre elles. Cependant, l'examen plus approfondi et perfectionné, dépassant les cadres de l'étroit isolement des littératures nationales ne constitue qu'une des tâches de la littérature comparée, l'autre, d'une portée plus grande encore, reste la création d'une synthèse générale d'histoire littéraire.

Or, la création d'une telle histoire littéraire internationale reste encore un objectif fort éloigné, puisqu'elle devra résumer et synthétiser l'évolution littéraire de toutes les grandes cultures du monde; c'est donc une tâche qui n'a encore pu être réalisée de façon satisfaisante même par l'histoire des beaux-arts et celle de la musique, bien qu'elles se trouvent dans une situation beaucoup plus favorable. Quant au domaine de l'analyse comparée des littératures européennes et asiatiques, la science en est encore à ses débuts, bien que quelques savants, comme N. J. Konrad, V. M. Jirmounski, R. Etiemble aient déjà obtenu d'importants résultats. Pour se fixer un objectif plus réel et plus rapproché, les savants qui cultivent la littérature comparée ne peuvent s'assigner que la rédaction d'une histoire comparée des littératures européennes. En parlant des tâches de la littérature comparée, d'excellents savants de cette spécialité comme R. Wellek et J. Voisine réclament la création d'une

synthèse; d'autres, comme P. van Tieghem et W. P. Friederich, ont déjà entrepris des tentatives d'esquisser cette synthèse au moins en grandes lignes. Cependant, ces tentatives et propositions se bornent en général à synthétiser «les littératures occidentales», entendant par ce terme l'ensemble de la littérature européenne et de celles émanant de l'Europe (donc: nord-américaine, latino-américaine, sud-africaine et austrienne) c'est-à-dire, au fond, les littératures rassemblées dans le deuxième volume du grand manuel d'histoire littéraire paru dans l'Encyclopédie de la Pléiade, sous le titre de «littératures occidentales». La catégorie comprend donc aussi les littératures slaves et non-slaves de l'Europe orientale: elles sont considérées comme des parties intégrantes «of a coherent Western tradition of literature woven together in a network of innumerable interrelations» (Wellek: *The Crisis of Comparative Literature*. Proceeding of the ICLA I, 150.). Pourtant, si nous examinons les résumés de van Tieghem et Friederich, ou un ouvrage analysant d'une manière complexe et multilatérale l'histoire de la «tradition littéraire occidentale» comme *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* de E. R. Curtius (1948), ouvrage réputé à juste titre, nous voyons confirmé la constatation de J. Voisine selon laquelle «à l'intérieur du domaine occidental demeurent encore de vastes zones d'ombre» (Revue de l'Enseignement supérieur, 1957, n° 3, p. 63). Voisine fait ici, avant tout, allusion au monde slave, mais nous pouvons généraliser son affirmation en l'étendant à l'Europe orientale tout entière. Chez Curtius, l'Europe se termine avec l'aire de la langue allemande et italienne; pourtant, les littératures polonaise, tchèque, hongroise, croate se sont formées elles aussi au cours du «Moyen Age latin» et se fondent, dans une importante mesure, sur l'héritage commun de l'antiquité. Bien qu'on puisse, dans l'ouvrage de Friederich, rencontrer les grands auteurs russes du XIX^e siècle, quelques représentants du romantisme et du réalisme polonais, ainsi que le *Kalevala*, Eminescu et, parmi les écrivains hongrois, les noms de Zrínyi, Petőfi et Madách, à l'exception des grands réalistes russes il ne s'agit là que de quelques rappels insignifiants. Quant à van Tieghem, grâce à ses relations personnelles avec des savants de l'Europe orientale, il parle de manière relativement abondante des représentants éminents des littératures est-européennes mais il ne fait au fond qu'inventorier ces écrivains — et souvent d'une façon fort arbitraire et inorganisée — dans un chapitre quelconque de son ouvrage. Nous pouvons donc constater que, dans tous ces résumés et synthèses, les littératures de l'Europe orientale figurent tout au plus comme une sorte d'appendice négligeable, à la seule exception de la littérature russe, la langue russe étant devenue une langue de rayonnement universel — et la littérature russe, au cours du dernier siècle, une des «grandes littératures». On finit ainsi, que l'on veuille ou non, par ne rédiger, sous le titre de «l'histoire des littératures occidentales» que l'histoire des littératures de l'Europe occidentale.

On pourrait énumérer longuement les raisons qui ont provoqué ce manquement injuste, cette inobservation des littératures est-européennes, de leurs valeurs fort considérables même sur le plan universel. Certes, les faits que les langues respectives sont peu connues, que le nombre de traductions d'un niveau approprié est fort réduit, y sont pour quelque chose; d'autre part, on ne doit pas oublier la circonstance que, dans le domaine de ces littératures, les recherches étaient centrées dans une trop grande mesure ou même exclusivement sur les nations, et que même les historiens est-européens avaient omis d'examiner leurs propres littératures sous des aspects plus universels. Même les recherches comparatives s'étaient bornées à démontrer les liens qui réunissaient chacune de ces littératures nationales aux grandes littératures de l'Europe occidentale, et elles soulignaient forcément les phénomènes secondaires par rapport à l'évolution ouest-européenne. Vues du côté des littératures de l'Europe occidentale, les littératures est-européennes devaient paraître, en effet, des «littératures coloniales» comme un chercheur allemand l'affirmait, par rapport aux grandes littératures de l'Occident. Contre cette apparence, les écrivains et les savants des peuples de l'Europe orientale protestent toujours et sans cesse depuis des siècles déjà; mais aux observations motivées se mêlèrent souvent une surestimation mesquine des valeurs nationales et une préoccupation romantico-nationaliste.

Les recherches contemporaines de littérature comparée ne devront certainement pas continuer cette discussion traditionnelle mais stérile. Il n'est donc pas indiqué de plaider pour l'une ou l'autre littérature est-européenne ou pour certains de ses auteurs ou de ses oeuvres, en comparant leur valeur à celle de phénomènes ouest-européens de la même époque ou d'un caractère analogue. Il est encore moins recommandable aux chercheurs des littératures de l'Europe orientale de vouloir rivaliser, en démontrant laquelle de ces littératures a apporté une contribution plus importante ou plus précieuse à l'évolution générale de la littérature européenne. La question essentielle est de savoir si l'évolution des littératures est-européennes suit un chemin qui, dans une certaine mesure, diffère de celui des grandes littératures occidentales; si les littératures de l'Europe orientale possèdent certaines particularités nées au cours de leur évolution, certaines lois de leur formation qui, tout en différant sous quelques aspects de l'évolution occidentale, ont quand même produit des variétés littéraires non moins précieuses et non moins intéressantes du point de vue scientifique des phénomènes européens communs. Une évolution littéraire spécifiquement est-européenne existe-t-elle? Les littératures de l'Europe orientale ont-elles une histoire commune? Voici les questions qui doivent être résolues avant toutes les autres — et résolues par les chercheurs qui s'occupent de ces littératures.

Les sciences littéraires ont essayé de plusieurs manières de rassembler en unités plus grandes certains groupes des littératures de l'Europe orientale.

Parmi les diverses branches de l'activité scientifique, la plus ancienne et la plus riche en traditions est l'examen comparé des littératures slaves. L'affinité linguistique, les liens historiques et cultures qui unissent les peuples slaves entre eux rendent évident le fait qu'il s'agit là d'un domaine très fructueux des recherches scientifiques. Aussi pouvons-nous rendre compte de plusieurs entreprises importantes dans ce secteur, du résumé en trois volumes de Jan Máchal jusqu'à l'esquisse de Čiževskij, intitulée *Outline of Comparative Slavic Literatures* (1952). Dans l'introduction de son ouvrage, Čiževskij traite des questions particulières et des difficultés auxquelles les chercheurs des littératures slaves comparées doivent faire face. Il déduit de ses observations les phénomènes spécifiques qui, à son avis, caractérisent l'évolution des littératures slaves. Sans aborder ici la question de savoir si l'auteur a bien défini les particularités spécifiques les plus caractéristiques des littératures slaves, regardons seulement, à travers quelques exemples, si les particularités dont il fait mention sont des phénomènes spécifiquement slaves. En recourant à des exemples russes, ukrainiens et slovaques, il souligne, entre autres, les liens beaucoup plus étroits que dans les littératures occidentales qui existent entre les littératures slaves et le folklore. C'est une vérité incontestable. Mais n'est-elle pas tout aussi caractéristique des littératures non-slaves de l'Europe orientale? Il nous suffit de nous référer au Kalevala de la littérature finlandaise au Kalevipoeg de la littérature estonienne, à la littérature des Roumains, étroitement rattachée au folklore, ou à la poésie hongroise du XIX^e siècle renouvelée grâce à la poésie populaire, pour constater qu'il ne s'agit pas là d'une particularité slave mais bien d'un phénomène commun à toute l'Europe orientale; il y a même des littératures slaves, comme par exemple la littérature du peuple tchèque, le plus urbanisé dans le passé, qui est beaucoup moins liée au folklore que les littératures non-slaves mentionnées plus haut. Une autre constatation importante de Čiževskij: «The Slavic literatures in many cases followed their own paths of development, and these do not coincide or incompletely coincide with the paths of world literature.» (p. 5.) Tout cela peut être cité mot à mot à propos des littératures hongroise et roumaine, dont les époques coïncident beaucoup plus avec les époques analogues des littératures des peuples slaves voisins qu'avec celles des grandes littératures occidentales.

On ne saurait considérer comme un phénomène spécifiquement slave de l'histoire littéraire le fait qu'à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle, une réforme de langue de grande envergure eut lieu dans la plupart des pays slaves et qu'une des principales tâches des écrivains était de rendre leur langue apte à satisfaire les exigences bourgeoises et nationales conformes à l'époque. En effet, une grande réforme de la langue eut lieu à la même époque chez les Roumains, les Hongrois, mais les littératures finlandaise, estonienne et même néo-hellénique étaient également aux prises avec des problèmes

linguistiques. Il est évident que c'était l'état relativement arriéré de l'évolution sociale et culturelle, commun aux peuples de l'Europe orientale, qui rendait nécessaire la création de moyens linguistiques d'une progression plus rapide, et qu'il ne s'agit pas là d'une particularité spécifique des littératures slaves. Même quand Čiževskij se réfère à des phénomènes concrets comme par exemple le rôle unificateur de l'emploi de la langue slave ecclésiastique ou celui du mouvement des Hussites, il est absolument indispensable d'y apporter des corrections: à l'origine, la littérature roumaine employait également le slave ecclésiastique et, quant à le hussitisme, à côté des littératures tchèque et slovaque, c'est justement dans la littérature hongroise qu'il suscita le plus vif écho. Et si je poursuivais l'examen critique des phénomènes tenus par Čiževskij pour spécifiquement slaves, il n'en resterait comme élément vraiment commun et propre aux seules littératures slaves que ce qui découle directement de la langue: certaines propriétés métriques et stylistiques, bien que les recherches futures puissent, même dans ce domaine, aboutir à des résultats surprenants.

Nous obtenons des résultats analogues si nous examinons l'étude comparative plus détaillée d'une époque donnée des littératures slaves. Prenons par exemple le livre fort intéressant, récemment paru, de A. Angyal, sur le baroque slave (*Die slawische Barockwelt*, 1961). Les phénomènes qualifiés par l'auteur de «echt slawisch» peuvent être constatés également dans les littératures non slaves de l'Europe orientale. L'auteur, conscient de cette vérité, se voit souvent obligé d'étendre son analyse à de nombreux phénomènes des littératures hongroise et roumaine. Souvent, il se dégage de son ouvrage même que les phénomènes de la littérature croate baroque par exemple, enregistrés par l'auteur comme typiquement slaves, accusent une affinité beaucoup plus proche de certains phénomènes de la littérature contemporaine des Hongrois voisins que de ceux des littératures ukrainienne ou russe plus éloignées. Sans vouloir contester la raison d'être de la littérature slave comparée, je dois donc tirer de ce qui précède la conclusion que cette tendance des recherches est, à elle seule, incapable de saisir de manière satisfaisante l'ensemble des problèmes fort complexes des littératures de l'Europe orientale et ne peut, à elle seule, constituer la base d'une histoire comparée des littératures est-européennes. Bien que la grande majorité des peuples de l'Europe orientale appartienne à la famille des Slaves, et bien que la contribution des littératures slaves à l'enrichissement du trésor commun de la littérature est-européenne ait été décisive, ce serait cultiver une tendance romantico-nationaliste enracinée dans le passé que d'identifier l'Europe orientale aux Slaves et la littérature est-européenne à celles des Slaves.

A côté de la tendance slave de l'analyse comparée de l'ensemble des littératures est-européennes et, dans une certaine mesure à l'encontre même de celle-ci, il existe une autre conception des recherches, dite danubienne ou,

selon une dénomination moins heureuse, de l'Europe centrale. On entend par «région danubienne» ou «Europe centrale» le territoire habité par les peuples du bassin danubien, y compris souvent l'Autriche et parfois les Polonais et même les Ukrainiens, en étendant ainsi cette conception à toute la zone immense habitée par de nombreux peuples, et située entre les aires linguistiques allemande, italienne et russe. On ne peut nier que cette conception ait certaines bases réelles. Au cours de l'histoire, les diverses conditions politiques, économiques et sociales ont souvent abouti à une coexistence de plusieurs peuples dans le cadre d'un seul État, ou à l'union plus ou moins durable de plusieurs États. Mentionnons seulement l'ancienne Hongrie multinationale, l'union personnelle hungaro-croate et, surtout, l'empire des Habsbourg, où la vie était si dure, et qui réunissait non seulement des territoires autrichien, tchèque, slovaque, hongrois, roumain et yougoslave, mais aussi d'importantes zones polonaises et ukrainiennes. Tous ces exemples démontrent que les conditions historiques étaient données pour l'établissement de relations mutuelles entre peuples slaves et non-slaves vivant dans cette région. Que tout ceci ait produit des tendances intellectuelles et littéraires communes à ces peuples, c'est un fait découvert très tôt, comme le prouve, entre autres, la fondation de la *Sodalitas Litteraria Danubiana*, entreprise vers 1500 par Konrad Celtis, avec la participation d'humanistes autrichiens, tchèques et hongrois. L'idée de l'unité littéraire de la région danubienne remonte donc au début du XVI^e siècle.

Ce n'est que relativement tard que les sciences littéraires se sont mises à tirer les conclusions de ces faits acquis. J. Bleyer, germaniste hongrois, fut le premier à avancer la théorie selon laquelle les littératures de la région danubienne, et la littérature hongroise avant tout, ne sont que des émanations du rayonnement intellectuel de Vienne, que c'est le rôle central, dirigeant de Vienne qui réunit ces littératures et que les résultats obtenus par les littératures ouest-européennes y sont parvenus également par l'intermédiaire de la capitale autrichienne. Cette prise de position unilatérale, simplificatrice, qui se transformait en une justification de plus en plus ouverte de l'impérialisme allemand et de sa poussée vers l'Est, provoqua de très vives critiques. La plus importante fut une conférence faite à Budapest par A. Eckhardt en 1931 au premier congrès international d'histoire littéraire, qui réfutait de façon convaincante la fausse assertion du rôle de médiateur unique joué par Vienne et qui, d'autre part, signalait l'influence exercée par la littérature hongroise sur les littératures voisines et, surtout, le rôle très important que Buda et Pest avaient joué dans le renouveau des littératures roumaine, slovaque et serbe au début du XIX^e siècle. Bien qu'Eckhardt évitât toute généralisation unilatérale de ses affirmations, basées sur des faits, les recherches hongroises de littérature comparée ont, entre les deux guerres mondiales, examiné en premier lieu l'influence de la littérature hongroise sur les littératures rou-

maine, slovaque et yougoslave, se préoccupant beaucoup moins des impulsions que la littérature hongroise avait recues des peuples voisins, bien que de telles recherches eussent aussi existé. Les recherches de littérature comparée centre-européennes ou danubiennes s'élargirent, après 1930, en un véritable mouvement, propagé non seulement par d'excellents savants mais aussi par des écrivains de marque. Outre les discernements scientifiques réels, plusieurs facteurs politiques, sains ou malsains, influençaient cette activité. Il y avait avant tout le nationalisme hongrois qui rendait cette tendance de recherche *a priori* impopulaire dans les sciences littéraires des peuples voisins, car les ouvrages de cette catégorie recélaient, bon gré mal gré, l'idée fausse de la prétendue suprématie historique de la culture et de la littérature hongroises dans le bassin danubien, ainsi que la critique, du point de vue du nationalisme hongrois, de la conception de l'unité slave mentionnée plus haut. D'autre part, cette tendance faisait valoir l'idée d'une solidarité et d'une union des petits peuples de l'Europe centrale, avec une pointe anti-allemande ou anti-russe, c'est-à-dire avec un caractère soit antifasciste soit antisoviétique ou un mélange des deux. Mais, malgré tout, une tendance progressiste visant à la réconciliation de ces peuples, opposés les uns aux autres par des antagonismes nationalistes, était également attachée à ces recherches. Une partie des motifs politiques, les attitudes nationalistes et antisoviétiques, constituaient, bien entendu, un poids mort pour la recherche d'histoire littéraire centre-européenne florissant en Hongrie, et cette circonstance explique que les résultats contiennent beaucoup d'éléments contestables et qu'aux constatations scientifiques valables se mêlent souvent des éléments contrariants.

Malgré toutes ces réserves, les recherches danubiennes ou centre-européennes ont accumulé un matériel scientifique extrêmement riche pouvant servir de base à la première tentative de synthèse. L'esquisse d'une telle synthèse de la littérature danubienne comparée est due à L. Gáldi qui, dans son ouvrage intitulé *La constitution linguistique de la région danubienne — l'évolution littéraire de la région danubienne* (1947), produit incontestablement très important de la science comparatiste hongroise, a essayé de résumer de manière pondérée et réfléchie les résultats des recherches entreprises dans ce domaine. A la lumière de ce résumé, nous pouvons constater que les recherches de littérature comparée centre-européenne ont révélé toute une série d'interdépendances confirmées et importantes. Si nous examinons par contre la question suivante: les littératures européennes accusent-elles certaines particularités spécifiquement danubiennes et, dans le cas affirmatif, quelles sont ces particularités, force nous est de constater que ces propriétés, quant à leur essence, ne diffèrent guère des propriétés de la littérature russe, qu'il est encore moins possible d'opposer celle-ci à celles-la, car elles sont, pour la plupart, parallèles ou même identiques. Il est même arrivé, au cours de l'évolution historique, que la littérature de certains peuples de l'Europe centrale

fût beaucoup plus proche de la littérature russe que de celle d'un autre peuple quelconque du bassin danubien. Je me crois dispensé de l'obligation d'appuyer par des faits ce qui précède, d'autant plus que l'auteur du résumé en question lui-même, L. Gáldi, s'en rend très exactement compte. Dans son livre, il fait allusion aux analogies russes et, par ses ouvrages récents, il est un des auteurs qui ont le plus efficacement contribué à enrichir nos connaissances concernant les rapports, les liens et les parallèles qui existent entre la littérature russe d'une part et les littératures de l'Europe centrale, d'autre part. S'il est impossible de caractériser les littératures de l'Europe orientale sans la littérature des peuples non-slaves, il est aussi peu et encore moins possible d'examiner les problèmes de la littérature est-européenne vus uniquement du bassin danubien et à l'exclusion de la littérature russe. Alors que derrière la conception slave de la littérature comparée de l'Europe orientale survit le romantisme d'un nationalisme slave, la conception danubienne, elle, constitue un héritage anachronique de formations étatiques depuis longtemps et irrévocablement dépassées du point de vue historique: celle de la Monarchie Austro-Hongroise et celle de l'ancienne «grande Hongrie».

La littérature comparée de l'Europe orientale ne peut être vraiment fructueuse qu'au cas où elle ne limite ses recherches ni du point de vue linguistique ni du point de vue régional, où elle tâche de comprendre les particularités de l'évolution, les affinités des littératures tant slaves que non-slaves, tant danubiennes que non-danubiennes. La question suivante se pose: puisque la très grande majorité des peuples de l'Europe orientale a choisi la voie socialiste de l'évolution et vit désormais dans un système d'États socialistes, entretenant des rapports amicaux entre eux — la conception est-européenne des recherches comparées de l'Europe orientale ne constitue-t-elle pas une sorte de projection dans le passé des conditions sociales et politiques actuelles? Il est facile de prouver que ce n'est pas le cas. L'aspect analogue et apparenté des littératures est-européennes n'est pas uniquement le produit de l'actualité, de leurs tendances socialistes communes, mais aussi le résultat de leur évolution passée qui accuse, elle aussi, de nombreux traits parallèles et congénères. Ces traits historiques, à eux seuls, permettent et imposent même de discerner, à l'intérieur de la grande unité de l'histoire de la littérature européenne, une évolution particulière, commune à toutes les littératures de l'Europe orientale. L'idée n'est d'ailleurs pas de récente date et ne fut pas émise par un spécialiste est-européen. Un ouvrage allemand, tombé plus ou moins dans l'oubli dans la littérature scientifique internationale, le livre de K. Dieterich intitulé *Die osteuropäischen Literaturen in ihren Hauptströmungen vergleichend dargestellt* (1911) a essayé pour la première fois d'esquisser l'histoire comparée de toutes les littératures de l'Europe orientale. Les données contenues dans cet ouvrage, paru il y a cinquante ans, sont fort inexactes, sa méthode et ses conceptions bien dépassées, ainsi ne vaut-il pas la peine de faire la critique de ses faiblesses.

Il est d'autant plus étonnant que, malgré ces défauts, on y trouve bien des constatations valables. L'auteur indique par exemple, judicieusement, plusieurs particularités propres à presque toutes les littératures de l'Europe orientale et distinguant ces littératures, prises dans leur ensemble, de toutes les littératures, grandes ou petites de l'Europe occidentale. Parmi ces phénomènes, l'auteur mentionne le rôle exceptionnellement important du folklore et de la transformation immense qui eut lieu dans l'évolution de ces littératures à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Il commet, certes, une erreur en affirmant que le Moyen Age a duré, dans ces littératures, jusqu'au XVIII^e siècle, mais il a absolument raison de constater que la littérature nationale, prise au sens moderne du terme n'a pris son essor dans ces pays qu'à cette époque, et que ces littératures renaissantes ont rempli une fonction sociale et idéologique de premier ordre dans la vie des peuples respectifs. «Eine nationale, soziale und geistige Befreiung herbeizuführen», écrit Dieterich, «dazu war im Osten in erster Linie das geistige Kampfmittel in der Literatur gegeben.» (p. 171.) Il précise avec justesse quelques-unes des raisons historiques ayant déterminé l'évolution littéraire en Europe orientale: les destructions causées par les invasions mongole et turque et — ce qui est le plus important — l'absence d'une bourgeoisie et d'une urbanisation semblables à celles qui existaient en Europe occidentale. Évidemment, la tentative de Dieterich ne peut être considérée aujourd'hui que comme un antécédent historique des recherches comparées est-européennes, mais on ne peut lui disputer le mérite d'avoir reconnu des interdépendances valables et posé des principes justes pour les recherches futures. D'autant plus regrettable est le fait que son initiative n'a presque pas eu, pendant longtemps, de continuateurs positifs. Car il est nettement impossible de qualifier de tels les adeptes de l'odieuse Ostforschung, développée dans l'Allemagne hitlérienne et cultivée de nos jours en Allemagne occidentale.

Il serait grand temps que ce soient les chercheurs mêmes des littératures de l'Europe orientale qui abordent l'examen des lois communes de l'évolution de leurs littératures. En tenant compte des résultats des recherches comparées slavistiques et centre-européennes et en les unissant, nous pourrions déjà formuler toute une série de constatations importantes. Je ne puis effleurer ici qu'une seule question mais qui a une signification de premier ordre: le problème du renouveau national qui eut lieu dans toutes les littératures de l'Europe orientale vers 1800. Même en tenant compte dans la plus grande mesure possible des particularités nationales de chaque littérature est-européenne, il n'en reste pas moins certain que l'on peut diviser l'histoire de ces littératures — et on les divise d'une manière devenue traditionnelle — en une époque plus ancienne ayant précédé celle des lumières et du romantisme, et en une époque récente débutant par ces dernières. Il y a même quelques littératures mineures, lettone, lituanienne, yiddisch, albanaise, dont l'histoire

ne fait que commencer à cette époque. Il y a sans nul doute quelques différences dans la chronologie, mais le grand tournant se situe partout vers les années 1800. Évidemment, l'apparition des lumières et du romantisme marque, dans les littératures ouest-européennes également, le début de nouvelles époques, mais n'y comporte pas une transformation et un renouveau de telle envergure qu'en Europe orientale. Il est d'ailleurs très caractéristique que l'on emploie, dans l'histoire de presque toutes les littératures est-européennes, la notion généralement admise de «littérature ancienne» qui comprend les périodes médiévale, Renaissance et baroque de ces littératures. Or, dans les littératures de l'Europe occidentale personne ne songerait à faire une telle distinction: en effet, une transformation d'une portée semblable à celle qui eut lieu en Europe orientale vers 1800, s'est déroulée à l'époque de la Renaissance en Europe occidentale. Ce n'est pas par hasard que van Tieghem tout comme Friederich tâchent de résumer l'histoire comparée des littératures de la Renaissance jusqu'à nos jours.

Tout ceci ne veut point dire que les littératures de l'Europe orientale n'aient pas eu leur période Renaissance, puisque les Croates, les Hongrois et les Polonais peuvent s'enorgueillir de littératures florissantes à cette époque et — comme nous l'apprend l'étude de M. P. Alexeïev — les manifestations de la Renaissance et de l'humanisme ne sont pas absentes de la littérature russe non plus, bien que cette littérature appartînt encore, à l'époque, à la civilisation orthodoxe-byzantine. Tout en ayant une très grande importance dans l'évolution des littératures est-européennes, la Renaissance n'a pourtant pas pu y implanter certaines acquisitions fondamentales et décisives: elle n'a créé ni une vie et une opinion publique littéraires, ni des revues, ni des sociétés littéraires, ni la critique littéraire, ni l'esprit critique. La littérature ne s'était pas encore détachée des sciences et de l'usage pratique de l'écriture, tout comme les beaux-arts ne s'étaient pas encore émancipés, en Europe orientale, des artisanats; le triomphe de la *lingua vulgaris* n'était pas encore achevé et complet. La littérature n'était pas encore en mesure de se transformer en une sphère autonome, en une forme de conscience indépendante; l'idée et la conception de la littérature comme une branche particulière des arts n'était pas encore née et n'avait pu se frayer un chemin. Ainsi, une continuité consciente de la littérature, telle qu'elle existait dans les littératures de l'Europe occidentale depuis la Renaissance, n'avait pas pu s'établir dans l'évolution littéraire de l'Europe orientale. Ici, cette conquête n'a pu être réalisée qu'à l'époque des lumières ou à celle du romantisme; ce n'est qu'alors que la transformation bourgeoise des sociétés est-européennes commença, et que les mouvements nationaux se déclenchèrent avec élan — et la littérature, au service de ces objectifs, se transforma brusquement, avec une rapidité étonnante en littérature dans le sens moderne du mot, en voulant réaliser en une période de quelques dizaines d'années tout ce que les littéra-

tures occidentales avaient pu mûrir pendant des siècles. En contemplant pour ainsi dire à vol d'oiseau ces deux lignes de l'évolution, nous pourrions établir que le grand renouveau des littératures ouest-européennes s'est réalisé, sous le signe du caractère profane et de l'humanisme, à l'époque de la Renaissance, tandis que celui des littératures d'Europe orientale eut lieu à l'époque des lumières et du romantisme, sous le signe de l'idée nationale.

Voici le point d'appui d'Archimède, à partir duquel on peut saisir l'essence de la différence entre l'évolution des littératures de l'Europe occidentale et celle des littératures de l'Europe orientale; c'est en se basant sur cette différence que l'on peut déterminer les particularités communes des littératures est-européennes. Car il est évident qu'en Europe orientale la constitution vers 1800 de la littérature moderne — dans le sens le plus large du terme — a pour conséquence certains traits communs de l'évolution et de l'état de ces littératures, traits qui les distinguent des littératures ouest-européennes, tant dans la période précédant le grand tournant que dans celle qui lui succéda. Quant à la littérature dite ancienne, nous sommes redevables d'une analyse magistrale de ces particularités — bien que démontrées à la base de l'étude de la seule littérature russe, mais valables aussi pour les autres littératures de l'Europe orientale — à l'historien littéraire soviétique D. S. Likhatchev. Il est regrettable que ces études soient peu connues dans les sciences littéraires internationales. Quant à la période succédant à la grande transformation des littératures est-européennes, survenue au début de XIX^e siècle, la conférence faite par I. Sótér au congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée à Utrecht en 1961, sous le titre «Phénomènes parallèles de la littérature hongroise et de la littérature russe du XIX^e siècle», véritable travail de pionnier, démontre combien ces examens peuvent être fructueux.

Le fait que la littérature nationale au sens moderne du mot, s'est constituée à l'époque de la Renaissance à l'Occident, et à l'époque des lumières et du romantisme à l'Orient, peut servir de point de départ pour la détermination des raisons qui ont provoqué ce phénomène. La grande transformation est, en effet, liée dans les deux cas à la crise du régime économique et social du féodalisme et au début de la transformation bourgeoise des sociétés respectives. La divergence de l'évolution économique et sociale de l'Europe occidentale et orientale commence précisément à l'époque de la Renaissance. A l'Ouest, le développement du capitalisme commence à cette époque, les villes prennent un grand essor, le système du servage est progressivement aboli. A l'Est par contre, le régime des grandes propriétés foncières se consolide, un «deuxième servage», beaucoup plus sévère et lié que celui du moyen âge se constitue, le développement des villes s'arrête. Et lorsque, trois siècles plus tard, au XIX^e siècle, le processus de la transformation bourgeoise commence dans les pays de l'Europe orientale, il se fait moins sur la base d'un capitalisme indus-

triel que sur celle d'un capitalisme agraire, le rôle dirigeant n'étant pas joué par une bourgeoisie dans le sens moderne du mot, mais par une noblesse embourgeoisée. Cette différence importante entre l'évolution économique et sociale moderne à l'Occident et à l'Orient européens a déjà été analysée de manière approfondie par Marx et Engels et fut depuis étudiée sous plusieurs aspects par l'historiographie. Ces conditions historiques fondamentales, liées à la lutte plusieurs fois séculaire que les peuples d'Europe orientale avaient dû livrer contre les conquérants mongols et turcs, ont déterminé d'une manière décisive la situation et l'évolution de toute la culture, donc de la littérature aussi.

Je suis tout à fait conscient de ce que ce tableau sommairement brossé paraît assez schématique, mais le temps me manque cette fois-ci pour le rendre plus nuancé. Il est évident que l'évolution dans les deux parties de l'Europe se fait en elle-même, d'une manière fort différenciée sous l'aspect historique comme sous l'aspect littéraire. Ni l'histoire des littératures d'Europe occidentale, ni l'évolution littéraire est-européenne ne peuvent et ne doivent être ramenées à un schéma unique. A cette occasion, je voudrais cependant souligner l'unité fondamentale de l'évolution littéraire en Europe orientale car, à mon avis, dans la phase actuelle des recherches, la démonstration des phénomènes et tendances semblables, parallèles ou apparentés constitue une tâche plus importante, les particularités nationales de chacune de ces littératures étant déjà suffisamment démontrées par les histoires littéraires nationales. C'est justement grâce à cette circonstance que l'examen synthétique des phénomènes littéraires est-européens peut être entrepris avec tout le nuancement nécessité par les variations nationales.

Enfin, on ne doit pas oublier que le but que se sont assigné les recherches littéraires comparées est-européennes, n'est et ne peut être celui de détacher les littératures de l'Europe orientale de la grande communauté littéraire européenne. Tout au contraire: l'analyse synthétique et l'histoire comparée de ces littératures doivent constituer un échelon pour la plus grande synthèse historique des littératures européennes. Ainsi, nous pouvons revenir à la question posée au début de ma conférence. La comparaison des littératures de l'Europe occidentale et orientale, la juxtaposition des phénomènes et des tendances parallèles et la déduction des conséquences qui en résultent, ne peuvent être couronnées de succès que si les phénomènes en question sont examinés dans leur contexte historique, en tenant compte de leur place et du rôle qu'ils jouent dans le processus d'évolution donné. Toute comparaison de littératures se révèle incapable d'atteindre son but si l'on considère seulement les tendances, les ouvrages et les auteurs mis en parallèle, en les isolant des lois de l'évolution des littératures respectives, ou en faisant abstraction du rôle et de la fonction que ces phénomènes littéraires remplissent au sein d'une société donnée. Pour que les littératures de l'Europe orientale cessent d'être les appen-

dices des recherches et des synthèses littéraires européennes comparées, il faut d'abord examiner et démontrer l'histoire commune et l'évolution intrinsèque de ces littératures, dont les propriétés sont déterminées par les conditions économiques et sociales caractérisant la partie orientale de l'Europe.

Les sciences littéraires ont encore beaucoup de dettes à cet égard. Cependant, au moment actuel, les conditions les plus favorables sont données aux spécialistes des littératures est-européennes pour unir leurs forces dans la réalisation de cet objectif. Tandis que dans un passé pas trop lointain encore, les antagonismes nationaux fomentés artificiellement constituent tout un réseau compliqué pour opposer les peuples de l'Europe orientale les uns aux autres, aujourd'hui le système social identique et les tâches socialistes communes constituent de solides liens d'amitié entre les pays situés dans cette partie de notre continent. Il n'y a rien qui pourrait entraver une collaboration internationale, beaucoup plus organisée qu'au passé, de nos historiens littéraires, en vue de la solution de leurs tâches communes. Espérons que ce congrès contribuera aussi à réaliser cette union si actuelle et constituera, par là, un apport efficace à l'approfondissement et au développement des recherches internationales de littérature comparée.